

LE NOUVEL OE D I P E

PAR

ROBERT BRASILLACH

LES commentaires nouveaux dont M. Gide vient d'entourer le mythe d'Œdipe ne manquent pas de susciter, à l'infini, d'autres commentaires. On peut croire, en effet, que depuis *Les Faux Monnayeurs*, M. Gide n'avait rien publié qui nous livrât autant de lui-même. Et on peut être porté à voir dans *Œdipe son œuvre* la plus caractéristique et la plus importante. Dans ces trois actes brefs, dans cette pièce, toute une vie littéraire s'inscrit : *Les Nourritures Terrestres*, la querelle sur le déracinement avec Maurice Barrès, et les dernières attitudes. Le diable, devenu vieux, se fait ermite, dit le proverbe. Quel ermitage nous indique aujourd'hui le vieux diable qu'est M. Gide ?

On ne le découvrira pas aisément, et je crois que M. Gide n'en sait rien lui-même. Avec un regard passionné, spectateur de sa vie, il a toujours considéré « attentivement » (c'est son mot favori) chaque épisode de son existence. Le voici maintenant qui s'avance vers la vieillesse, et qui cherche avec soin sa nouvelle attitude. Quelques réflexions sur Montaigne, quelques phrases de *Divers* ou de la préface à l'édition de 1927 des *Nourritures Terrestres* nous laissent entrevoir le pays inconnu où il veut croire qu'il aborde. Trente ou quarante ans, il a joué le rôle d'un Nietzsche glacé. Une autre figure aujourd'hui le tente : est-ce Goethe ? est-ce Montaigne ? A ces questions, *Œdipe* ne répond pas : au moins les fait-il naître, et là est son intérêt.

Là principalement, disons-le tout de suite. Car qui lirait ce drame critique sans connaître Gide risquerait de n'y trouver que peu d'intérêt. Il ne devinerait peut-être pas que chaque phrase — et la plus banale — a un sens, et un sens par rapport à une des œuvres antérieures ou une des étapes de la vie de Gide. Il serait arrêté par un comique facile et superficiel qui rappelle étonnamment *La Belle Hélène*, ou par ces ironies de critique, en vérité beaucoup plus savoureuses, qui s'expriment surtout dans les discours du chœur : *Nous, chœur, qui avons pour mission particulière, en ce lieu, de représenter l'opinion du plus grand nombre...* ou bien : *L'action de ce drame ne saurait s'engager sans que nous le fassions partir d'une nouvelle très lamentable. La peste, puis qu'il faut l'appeler par son nom...* Le lecteur trouverait sans doute aussi que ce drame n'est

guère vivant, s'il n'est pas ennuyeux, et que le dessin des personnages en est grêle. Pas de couleur, pas de relief, rien qu'une ligne sèche (mais précise) : nous reconnaissons bien la façon dont Gide a toujours cru comprendre le classicisme, et la froideur d'un style qu'il veut « dépouillé ». Depuis les excès langoureux des *Nourritures* (trop de fleurs ! trop de fleurs ! dit le Calchas de *La Belle Hélène*), c'est dans ce sens qu'il a toujours marché. Mais le marbre, chez lui, risque de n'être que du plâtre.

L'impuissance à créer éclate donc dans *Œdipe*, comme elle éclatait dans *Les Faux Monnayeurs* ou dans les récits. Ce drame ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà sur l'art de Gide, qui est un art de réflexion plus que d'animation, et nous aurons l'occasion d'en reparler, au printemps prochain, lorsque nous le verrons jouer. Mais il passionne l'intelligence.

Est-il nécessaire de suivre la vie d'Œdipe, telle que nous la raconte Gide, pour arriver à comprendre ce moment extraordinaire du drame où le Roi de Thèbes se voit en face de la vérité, tel qu'il est ? Œdipe (ou Gide) élevé chez un berger dans la pratique des vertus ancestrales et de la religion traditionnelle, a été un enfant sage. *Qu'avais-je en moi qui n'eût d'abord été dans mes pères ? me redisais-je. Écoutant la leçon du passé, j'attendais d'hier seul mon aïni-soit-il, ma dictée.* Un jour, il a appris qu'il n'était pas le fils du berger : *Soudain, le fil est rompu. Jailli de l'inconnu, plus de passé, plus de modèle, rien sur quoi m'appuyer ; tout à créer, patrie, ancêtres... à inventer, à découvrir. Personne à qui ressembler, que moi-même. Que m'importe, dès lors, si je suis ou Grec ou Lorrain ? Et voici le grand départ, l'évasion. Le rythme même des phrases d'Œdipe rappelle les cris les plus enthousiastes des *Nourritures* : *Comme si le bonheur était ce que j'avais jamais cherché ! C'est pour m'en évader que je m'élançai de chez Polybe, à vingt ans, les jarrets tendus, les poings clos. Qui dina si l'aurore au-dessus du Parnasse était belle, quand j'avonçais dans la rosée, vers le Dieu dont j'attendais l'oracle, ne possédant plus rien que ma force, mais riche de toutes les possibilités de mon être, et ne sachant encore qui j'étais.* C'est le jeune Gide essayant de saisir de chaque instant la nouveauté irremplaçable, et se refusant au choix.*

Un jour Œdipe tue le Roi, il s'empare du trône, il épouse Jocaste. *Le bonheur ne me fut pas donné, je l'ai conquis.* Vingt années se passent, pendant lesquelles sa royauté s'établit, royauté de fait et royauté intellectuelle. Œdipe-Gide a des disciples et des fils. Il leur enseigne la bonne parole, sa bonne parole, et les détourne de l'enseignement des prêtres. Ces disciples, Gide ne les présente pas d'une façon très paternelle. Il les méprise un peu, ce ne sont que des jouisseurs, qui cherchent dans les livres des autorisations pour satisfaire leurs instincts. L'un d'eux, Étéocle, a publié une plaquette sur l'inquiétude qui s'appelle *Le Mal du Siècle*, et nous reconnaissons ici une caricature injuste de M. Marcel Arland. Malgré son mépris, Œdipe consent encore à donner, de temps en temps, des leçons à ses disciples. *« Dieu, disait Ménélaque de façon assez confuse, dans Les Nourritures, c'est ce qui est devant nous »* et Œdipe répète à Étéocle, qui lui demande quel est le but : *Il est devant nous, quel qu'il soit. Il faut ici citer le passage essentiel d'Œdipe, où Gide explique ce qui est le point de départ — et le point d'arrivée, qui sait ? — de sa sagesse : j'ai compris, moi seul ai compris, que le seul moi de passe pour n'être pas dévoré par le Sphinx, c'est l'Homme... Mais je le tenais prêt dès avant d'avoir entendu l'énigme ; et ma force est que je n'admettais pas d'autre réponse, à quelle que pût être la question. Car, comprenez bien, mes petits, que chacun de nous, adolescent, rencontre, au début de sa course, un monstre qui dresse devant lui telle énigme qui nous puisse empêcher d'avancer. Et, bien qu'à chacun de nous, mes enfants, ce sphinx particulier pose une question différente, persuadez-vous qu'à chacune de ses questions, la réponse reste pareille ; oui, qu'il n'y a qu'une seule et même réponse à de si diverses questions ; et que cette réponse unique, c'est : l'Homme ; et que cet homme unique, pour chacun de nous, c'est : Soi.*

MÉRIS'AS

Œdipe, est-ce là le dernier mot de ta sagesse ? Est-ce là que ta science aboutit ?

ŒDIPE

C'est de là qu'elle part, au contraire. C'en est le premier mot.

TIRESIAS

Les mots suivants?

ŒDİPE

Mes fils auront à le chercher.

Pourtant, le drame est proche. Œdipe apprend qu'il a tué son père et épousé sa mère. Il a épousé sa mère, et avec elle tout son passé. Il faut rompre l'attache. La catastrophe a été voulue par Dieu. Bien loin d'être libre, Œdipe a été victime de la fatalité calviniste, *prédestinée*. Ce que j'ai fait, dit-il, je ne pouvais donc pas ne pas le faire. Il faut maintenant rejeter vraiment le passé, et le passé, c'est au moins autant ces vingt ans de règne que les traditions anciennes dont le fils adouctif de Polybe ne voulait déjà plus. Je voudrais échapper au dieu qui m'enveloppe, à moi-même, Œdipe se crève les yeux.

Sans doute cela était-il prévu aussi. Qu'importe : cette fois-ci Œdipe collabore consciemment avec sa destinée, car il renonce, il se dévêt de lui-même, comme nous l'avions appris des *Les Nourritures*. Les disciples méprisables sont rejetés, M. Gide rompt avec l'après-guerre : d'ailleurs, on ne l'avait pas compris, et son enseignement réel avait fait faillite. De mon exemple, ils n'ont pris que ce qui les flatte, les autorisations, la licence, laissant échapper la contrainte : le difficile et le meilleur.

Que va faire Œdipe? Partir. Tous les liens qui me rattachaient au passé sont rompus. Je ne suis plus un Roi ; plus rien qu'un voyageur sans nom, qui renonce à ses biens, à sa gloire, à soi-même. Il accepte pourtant une compagne : Antigone, petite vierge protestante soumise autrefois à son pasteur, jeune salutiste, comprend soudain la vraie nature du protestantisme, refuse les hiérarchies et les dogmes, pour ne plus écouter que le seul enseignement de sa raison et de son cœur. C'est le seule de ses filles qu'il veuille reconnaître, attentive qu'elle est à l'unique révélation intérieure et personnelle.

Que signifie l'adieu de M. Gide à ses anciens compagnons? Et est-ce bien ainsi qu'il faut comprendre Œdipe? Quel est le pays vers lequel il part, où il trouvera des hommes qui souffrent, et où il les aimera, à condition qu'ils ne soient pas de son pays? A nous de déchiffrer cet obscur message :

Beaucoup de choses sont admirables ; mais rien n'est plus admirable que l'homme. C'est ainsi que commence un chœur d'Antigone auquel Gide a emprunté l'épigraphe de son Œdipe. Et si l'œuvre entière de Gide, et cette pièce en particulier, veulent signifier la recherche d'un humanisme nouveau, encore faudrait-il s'entendre sur ce que signifie ce mot de l'homme, dont on use et abuse tant aujourd'hui qu'il finira par nous exasérer. Pour un chacun de nous... Soit, répond Œdipe. Nous connaissons déjà le premier mot de la sagesse de Gide : il consiste à repousser toutes les conventions et toutes les réalités autres qu'individuelles. Chacun de nous doit trouver son dogme personnel en soi, et non hors de soi. Nathanaël, jette mon livre... conseillaient *Les Nourritures Tenestres*. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre... Créa

de toi, patiemment ou impatiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres !

Crée, dit-on ici. Contrainte, reprend Œdipe. Ces deux mots sont essentiels à qui veut comprendre l'attitude, sinon l'intention, de Gide. Il nous a toujours affirmé que la libération était une œuvre longue, et que seuls les sots écoutent les paroles du passé. Au moins a-t-il pour lui (ou plutôt réclame-t-il pour lui) l'avantage de l'effort. Les disciples, Étéocle et Polydice, n'ont rien voulu que se laisser aller : lui veut construire. Voilà ce qu'il nous affirme. Mais que peut-on construire en réduisant l'homme au seul individu, et, ne l'oublions pas, à l'individu d'un moment, à l'individu du présent? Car même si, par impossible, nous libérons l'homme de sa terre, de sa race, de sa famille, il faut bien qu'à quarante ans (l'âge d'Œdipe), à soixante (l'âge de Gide), il ait derrière lui un passé, même si ce n'est qu'un passé personnel. Or, de ce-là aussi, Gide veut se débarrasser, du Gide-Roi comme du Gide de seize ans soixants à Polybe et aux collègues de Tiresias. A chaque moment de sa vie, et maintenant surtout, il veut faire le vide autour de lui, et regarder d'un œil neuf l'avenir. Ce qu'il reprochait à Barrès, c'est sa paresse : il y a de la paresse, disait-il, à s'appuyer sur la terre et les morts. L'homme seul a plus de courage, car il fera tout par lui-même. L'attrait de l'effort, c'est le meilleur de Gide.

Il tient beaucoup lui-même à cette explication de sa destinée. C'est lui qui a fait remarquer le sens important qu'il faut donner à Saül dans son œuvre : Saül se perd parce qu'il se livre à ses démons. Il ne faut pas céder, même à ce qui nous attire et nous plaît. Il faut lutter : Gide à toujours été pour type idéal le héros stoïcien acharné sur sa pierre statue.

C'est cela pour lui l'homme, ne nous y trompons pas. On l'a mal compris quand on a cru qu'il demandait l'abandon : il réclame, au contraire, le raidissement, et cette lutte acharnée contre lui-même, avouons-le, a une sorte de beauté désespérée et inutile. Il n'est pas comme ses enfants, à qui la libération est aisée : la morale pour lui fut une chaîne si dure qu'il dut se révolter (ses fils n'ont pas cette peine). La révolte elle-même, il y a cru, et aujourd'hui il veut se débarrasser de la révolte. Car il désire que sa vie ne soit qu'une apologie du dénuement.

S'il avait voulu s'en tenir à l'amour effréné du monde que proclamaient ses premiers livres, nous dit-il, il n'aurait pas écrit autre chose. C'est ainsi que ses ouvrages « protestants », sa *Porte Étroite* qui trompa longtemps les critiques, rentre dans la ligne générale de son évolution : le christianisme est uniquement pour lui un moyen de se raidir, et il l'admire comme tel. Alissa collabore avec l'immoraliste pour construire le visage durci d'Œdipe.

L'homme seul, sans secours divin, sans secours de lui-même, l'homme à cet instant du présent. Il nous prévient que voilà seulement le premier mot de la sagesse, et que les disciples auront à chercher la suite. C'est l'adieu qu'il leur laisse. Lui, voyageur sans nom, il s'avance dans une partie de la vie qu'il ne con-

naît pas, et qu'il veut toute différente, séparée, parfaitement de sa maturité et de sa jeunesse. Pour découvrir la sagesse que lui apportera cet âge nouveau, il faut oublier tout le reste, et contempler l'inconnu sans s'attacher aux ressemblances, mais aux différences. L'homme qui se définit par la phrase célèbre : *Les extrêmes ne touchent*, a subi avec une force insensée la hantise de la différence, de ce qui rejette l'union, de la séparation, de l'hérésie.

Mais alors, cette sagesse nouvelle, pourra-t-il en discerner d'avance les signes? Quelques-uns sans doute : c'est une sagesse olympienne, détachée, renoncante : elle ne consent à occuper des hommes que s'ils sont lointains, et refuse ce qui est proche : Œdipe ne veut pas le bonheur de Thèbes, parce que Thèbes ne cherche qu'à le retenir et à le repousser encore dans le passé. Il s'en ira vers Athènes, appuyé sur Antigone. Il est heureux, ayant renoncé au reste. Il répéterait, pour un peu, la parole de l'imitation : *Quittez-vous, renoncez à vous-même, et vous jouirez de la paix intérieure*. Là, enfin, il a joint le courage et le détachement, et s'est composé avec joie une figure différente, où le stoïcisme le plus inhumain se raidit étrangement.

Remarquons-le pourtant : en réalité, aucune doctrine ne guide Œdipe, aucune doctrine ne guide Gide. Et lorsqu'on refuse d'ajouter autre chose à l'individu, il ne peut en être autrement. Le premier mot de la sagesse, si ce mot est Soi, est le premier mot d'une sagesse qui ne peut mener à rien autre qu'à la curiosité. Gide et Œdipe contemplant leur vie, et s'intéressant à ce qui leur arrive : ils ne dirigent pas ce qui leur arrive. Leur vie est presque indépendante d'eux-mêmes. Autrefois, peut-être ont-ils cru la diriger. Mais aujourd'hui, ils la savent entre les mains de la fatalité, ils se savent prédestinés. Alors il ne reste plus rien à faire, sinon se dépouiller de tout, ce qui gêne la vision intérieure, et regarder.

C'est pour regarder en lui seul qu'Œdipe se crève les yeux. Aucun remords chez lui. Simple-ment le désir d'un grand geste qui étonne jusqu'aux dieux, et qui l'étonne lui-même. Et le désir, en même temps, de se libérer de l'esclavage du monde pour mieux regarder en lui seul. Mais pourquoi ce geste, demandera-t-on? Cette contrainte, que nous voulons bien croire admirable, quelle en est la raison? — Il n'y a pas de raison. Et là nous pouvons bien voir que Gide n'a pas changé. Sa contrainte et son renoncement sont encore une fois et toujours, gratuits. Rien ne les légitime, et on comprend que les disciples n'en veulent pas. Certain goût de l'attitude héroïque seul y pousse Gide : il faut, pense-t-il, faire de l'homme un héros, sans aucune autre raison pour ce-là. Et le héros pur n'a besoin de rien que de lui-même. Contempler ce qu'on ne guide pas, renoncer pour la gloire de renoncer, créer, pour le seul plaisir de créer, une statue inhumaine et glacée, telle est l'éternelle attitude d'Œdipe. Qui serait attiré par cette doctrine impossible? Les curieux demanderont peut-être à quoi M. Gide lui-même a renoncé, et quels sont les yeux qu'il a crevés? Sans doute ne veut-il, par ce mythe, rien signifier de

que l'abandon du monde extérieur, et le
retour sur soi, l'apaisement, qu'amène, à
seule, la vieillesse. Il n'a plus besoin,
aujourd'hui, d'invoquer les oasis de Tunisie,
des roses de Mossoul : tout délire calmé, il
se réfugie en lui-même. On voit par là que
l'hédonisme n'était qu'un des aspects de son
œuvre. Ce renoncement serait alors un renoncement
fatal plutôt qu'un renoncement volontaire :
si l'univers extérieur et ses joies n'intéressent
plus Gide, il est bien naturel qu'il
cherche une sagesse qui ne fasse appel qu'à
l'homme seul, à l'individu Gide.

Reprochera-t-on à cette sagesse, qui n'est
qu'une forme de la curiosité, d'être courte? La
question n'est pas là. On continue à trouver,
comme par le passé, que Gide ampute singu-
lièrement l'homme en le privant de tout apport
social ou surnaturel. Mais on craint surtout
que la porte ouverte par *Œdipe* ne donne sur
rien. Quand *Œdipe* sera arrivé au lieu de son
exil, il ne trouvera rien, une fois de plus, que
lui-même. Il se débarrassera, au plus tôt, d'*Antigone*,
qui se sera vite rendue insupportable en
lui rappelant sa dernière attitude, c'est-à-dire,
encore une fois, du passé. Il contempera son
isolement avec attention et nous ne doutons pas
qu'il en tire de grandes joies. Mais nous

attendrons longtemps les mots qui doivent sui-
vre le premier mot, c'est-à-dire *Soi*. Il ne peut
pas y en avoir, même après le renoncement à
tout le reste, car le renoncement qui se fait
pour soi seul, et non par rapport à une réalité
supérieure, ne peut avoir aucune postérité vé-
ritable. Il ne sert qu'à rétrécir encore le cercle
où tourne désespérément la pensée de l'indi-
vidu. On voit venir le moment où, de plus en
plus « dépouillé », de plus en plus réduit à
ses seules forces, Gide trouvera, comme il
s'annonçait dans *Les Nourritures*, sa plus grande
joie à dire seulement : j'existe. Quand il en
sera là, et que le seul fait de son existence lui
suffira, cette existence en sera probablement à
sa dernière seconde de durée.

Œdipe est un drame passionnant parce qu'il
est subitement un grand pas dans la fuite en
avant de Gide. Dépouillé de Dieu, dépouillé
du monde extérieur, voici qu'il a tout rejeté.
Il a cru que ce dépouillement était celui que
recommande l'Évangile. En réalité sa per-
sonne, sa magie, son charme, tout cela s'ap-
pauvrit comme s'appauvrit son style. A force
de « pureté », l'air dans lequel il peut vivre
devient irrespirable. *Œdipe* est le drame du
dépouillement volontaire, du dépouillement par
orgueil. Rien ne peut être plus à l'opposé, ne

disons pas seulement du christianisme, bien
que Gide nous y invite si souvent, mais des
simples conditions de la vie terrestre. Gide,
après tout, tient-il à enseigner la vie? Il ne
tient qu'à la perdre, mais à la perdre par cu-
riosité. La seule doctrine explicite de Gide
n'a jamais consisté qu'à nous demander la réa-
lisation parfaite de soi. La doctrine est belle
c'est vrai et grand l'effort. Il est bon de ré-
clamer cela aux hommes. Voilà en quoi l'œu-
vre de Gide peut servir à chacun de nous.
Mais lorsque nous nous serons réalisés, que
ferons-nous? Rien, hélas! rien que nous dire :
je suis.

Nous ne voyons pas, pour l'instant, com-
ment pousser plus loin une altitude aussi
inhumaine : Gide nous semble avoir atteint
l'extrémité de son destin. Il est parvenu au
point qu'il ne peut plus dépasser qu'en prenant
élan contre lui-même, et c'est *Œdipe* qui l'a-
voue. Rien n'est plus précis et plus net que
la ligne logique de cette vie. La première
phrase du drame définit Gide mieux que tout :
« Je est pareil à quelqu'un qui s'avancerait sur le
devant d'un théâtre... », il est pareil à un ac-
teur, qui a peut-être fini par être pris à son jeu.

ROBERT BRASILLACH.